

**Zeitschrift:** Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

**Herausgeber:** Société de communication de l'habitat social

**Band:** 32 (1960)

**Heft:** 4

  

**Artikel:** L'architecte créateur des grands ensembles

**Autor:** Fayeton, Jean

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-125017>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 27.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'architecte créateur de grands ensembles

par Jean Fayeton, architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux.

26

L'été de 1959 nous laissera le souvenir des vacances les plus ensoleillées de notre vie, et aussi d'un fameux « serpent de mer », dont la presse, en mal de copie, a entrepris la chasse : la maladie des grands ensembles.

Je n'aurai pas la malice de lire devant mon auditoire quelques-unes des perles trouvées dans les périodiques ou les quotidiens de ce radieux été, et j'essaierai de me tenir dans le cadre qui m'a été prescrit : l'architecture des grands ensembles.

Je ne voudrais cependant pas taire mon indignation devant les excès de plume de certains auteurs qui, semblables à ces psychiatres aux yeux desquels l'humanité n'est composée que d'aliénés, ont découvert des psychoses là où il n'y avait que des sujets de mécontentement.

Comment croire sérieusement que les grands ensembles sont responsables d'une certaine recrudescence de la délinquance juvénile, alors que ce mal général — qui s'étend aux campagnes comme aux villes, anciennes ou neuves — résulte plus certainement du désœuvrement de la jeunesse dans une société qui a perdu sa hiérarchie.

D'un coup, les taudis des faubourgs, la laideur des banlieues, devenaient sources de poésie, tandis que les réalisations les plus honnêtes et les moins imparfaites de la région parisienne étaient apparentées à l'univers kafkaïen.

Nous qui sommes architectes, nous voudrions bien, comme certains nous le suggèrent, ne vous entretenir que de questions artistiques. Mais, quand nous sommes appelés à résoudre des problèmes dont personne ne peut nous dicter les données, il est bon que nous nous interrogeons sur les composantes des forces qui animent l'époque.

D'autres que nous cependant se sont demandé : pourquoi les grands ensembles ? Certains ont dit que c'est un mal nécessaire. D'autres, qu'ils ne répondent à aucune nécessité. Disons honnêtement qu'ils ne s'imposent pas partout, mais que, dans bien des cas, c'est le seul moyen de traiter les questions posées — et le meilleur. Nous attendons toujours qu'on nous propose des solutions de rechange. Nous avons le droit de nous étonner, quand nous voyons des gens bien intentionnés réserver leurs attaques aux premiers grands ensembles construits, et garder bonne conscience au spectacle des taudis, des mauvais lotissements, et du massacre de Paris. A quoi pensent ceux qui font profession de défendre le visage de la France ?

Nous tous, qui participons à un titre quelconque à l'élaboration et à la construction des grands ensembles, soyons modestes ; avouons que notre expérience manque d'ancienneté. N'oublions pas que moins de dix ans nous séparent d'une époque à laquelle les grands ensembles étaient considérés comme des entreprises quasi lunaires. Le vocable lui-même était inconnu. Mais, bien avant cette époque, les rédacteurs de la Charte d'Athènes avaient pensé qu'un temps viendrait qui serait celui des

villes nouvelles, conçues pour l'homme d'aujourd'hui, et par lui. Ils avaient été animés du désir de combattre une fois pour toutes cet esprit du XIX<sup>e</sup> siècle qui avait toléré la création spontanée des banlieues de grandes villes. Il se peut que leur inspiration ait péché par excès de rationalisme, et qu'elle ait été teintée de puritanisme, mais souvenons-nous de ce qu'ils voulaient qu'on ne fit plus jamais. Nous ne nous étonnerons pas que l'œuvre des architectes constructeurs de grands programmes d'habitation soit imprégnée de cet esprit. C'est d'ailleurs une des formes que prend l'architecture contemporaine ; l'autre — qui se dit organique — étant d'inspiration baroque et naturaliste.

Quelles que soient les erreurs et les faiblesses des premières réalisations, qu'aucune expérience n'avait précédées, nous devrions maintenant nous réjouir de pouvoir parler d'un tel sujet en portant notre pensée sur des œuvres concrètes, qu'il nous est loisible de visiter, et de critiquer. Un débat comme celui d'aujourd'hui eût été impensable cinq ans plus tôt.

Il est heureux que des hommes de bonne volonté découvrent que la construction des grands ensembles ne doit pas être abordée avec légèreté, et qu'il y a lieu de poser un problème qui souffre le plus souvent d'avoir été approché par des voies trop étroites.

Les architectes ont parfois cru fidèlement traduire les desseins de leurs clients en admettant, sans révolte apparente, les conventions que la finance, la technique ou la routine leur imposaient. Pourtant, il serait injuste de ne pas reconnaître que ces clients n'avaient pour tort que d'obéir trop scrupuleusement aux recommandations des plus hautes autorités de la Construction.

N'est-il pas paradoxal, enfin, de reprocher à la fois aux grands ensembles d'être construits trop vite, et de n'être pas achevés dès qu'ils sont entrepris !

Il n'est pas nécessaire d'énumérer tout ce qu'on reproche, à tort ou à raison, aux grands ensembles. Nous préférons dire comment nous aimerions pouvoir en aborder l'étude.

Nous ne nous plaignons pas de subir des contraintes financières — indispensables pour fixer de justes limites — mais nous souhaiterions qu'elles ne nous imposent pas des densités de construction que nous voudrions choisir plus librement. L'argent mis à notre disposition serait mieux employé si nous pouvions nous libérer des routines qu'on attribue à la population ou des idées conventionnelles de beaucoup de nos maîtres d'ouvrages en matière d'habitation. Tel qui admire sans réserve ce qu'il a vu à Helsinki ou à Rotterdam, prend feu si nous lui proposons, non pas la copie, mais l'équivalent français de ces bons exemples. En ce domaine, comme dans tout ce qui touche à son genre de vie, le Français veut bénéficier des acquis de la société moderne sans rien abandonner de ce que mille ans de traditions familiales lui ont légué.

Pourtant, il faut choisir. Pour passer au monde de demain, il nous faudra jeter par-dessus bord une partie de nos bagages. Vouloir quelque chose, c'est accepter par avance les moyens de l'obtenir, et les conséquences.

Prenons un exemple : l'automobile, considérée par tous comme un bien, est pourtant aussi la cause de nombreux maux. Puisque nous reconnaissons que la tranquillité des habitants ne peut s'accommoder de la circulation, construisons des ensembles de logements où ne pénétreront que les véhicules des ordres ménagères et, exceptionnellement, ceux des sapeurs-pompiers. Faisons accepter à nos clients que les aires de stationnement soient éloignées des maisons, et rendons-leur le plaisir de la marche à pied. Nous nous apercevons maintenant que les villes les plus plaisantes sont celles où le piéton est roi, sa promenade étant agrémentée du spectacle toujours varié d'une ville à la mesure de ses pas. Forts de cette leçon, nous devons avoir le courage de chasser l'automobile de nos plans, et l'audace de renier certains principes de l'urbanisme officiel. Mais alors nous nous opposerons au désir légitime des locataires d'arrêter leur voiture à la porte de leur habitation.

Si nous avons dit que le problème des grands ensembles était abordé par des voies singulières, cela ne signifie pas qu'il convienne d'éliminer les spécialistes et de traiter la question en homme du monde. Bien au contraire, nous faisons appel à toutes les compétences, à condition de ne laisser en aucun cas les techniques particulières éclipser la véritable finalité du grand ensemble : être un lieu où il fait bon vivre.

Cependant, il serait naïf de croire que nos créations nouvelles — parce que nous l'avons ainsi souhaité — vont avoir toutes les vertus. Il n'est pas sûr que ceux qui sont appelés à loger dans nos bâtisses ne s'y ennuyent pas. Les lieux dont la seule vocation est l'habitation sont des lieux où l'on s'ennuie. Est-il plus morne séjour que celui que nous offre la petite ville de province, dont le charme est surtout apprécié par le Parisien en vacances ?

Les ensembles d'habitation souffrent d'une trop grande pureté. La beauté elle-même est une triste compagnie pour ceux dont la vie intérieure est peu active. Autre chose est nécessaire. Tel était sans doute le sentiment de Baudelaire, lorsqu'il promettait, dans son « Invitation au Voyage » : « Ordre, beauté, luxe, calme et volupté. » Le charme des villes historiques est probablement dû à leur impureté, au mélange de disparates. Venise, Paris, Amsterdam et New York troublent le visiteur, et c'est ce trouble qui les retient.

Si, pour l'étude des grands ensembles, le rationalisme peut, à la rigueur, être un point de départ efficace, il n'est parfois pas mauvais de s'en écarter pour s'engager dans la voie de l'arbitraire et d'un désordre simulé. Si nos créations sont trop prévisiblement rationnelles, ces machines à habiter

nous laisseront la nostalgie des quartiers maudits, où s'étalent, dans les lumières de la ville, la gourmandise et la luxure, l'envie et la paresse, l'orgueil et l'avarice.

Je ne me donnerai pas le ridicule de proposer des formules esthétiques pour la réussite des grands ensembles. Je préfère — au risque de me faire reprocher d'esquiver la question — dire en quel sens j'estime qu'il convient aujourd'hui de poser le problème.

La densité d'habitation des ensembles sera variée : très élevée en certains points, beaucoup moins ailleurs. On construira en hauteur et aussi en immeubles bas et, puisque l'expérience nous a montré que les bâtiments de cinq niveaux sont inharmonieux et, par leur volume, rappellent trop les casernes, abandonnons-les pour des constructions de trois ou quatre niveaux.

Ne condamnons aucun système pour n'en adopter aucun exclusivement. Les immeubles très longs, qu'on s'est plu à critiquer, ne sont déplaisants que s'ils ne s'opposent pas à d'autres qui sont courts. En bref, nous devons éviter tout ce qui peut être cause de monotonie, soit dans le rapport des espaces, soit dans les volumes construits, soit dans le style.

Nous avons souvent, avec succès, disposé les bâtiments autour d'un parc central, comme les hôtels autour du Parc Monceau, mais, faute d'un environnement suffisamment dense, ce parti devient vite ennuyeux. Essayons alors de mettre les espaces libres dans les intervalles entre les unités de voisinage plutôt qu'à l'intérieur de celles-ci. Nous obtiendrons ainsi un double aspect, urbain et rural, et la double échelle dont parle Marcel Lods. La rive gauche de Paris, avant d'être défigurée par le XIX<sup>e</sup> siècle, devait offrir ce charme ambigu.

Une unité d'habitation est le groupe de logements qui correspond à un groupe scolaire : elle a l'importance d'une paroisse traditionnelle. L'école est implantée en bordure de l'espace vert, qui est comme le tissu conjonctif du grand ensemble.

Plusieurs unités d'habitation composent un grand ensemble. Elles nécessitent un centre urbain, avec ses commerces, ses locaux professionnels, les services publics, les lieux de distraction, et aussi ses cafés. Ce centre urbain doit être composé pour l'agrément du piéton : en le dessinant, il est préférable de penser à la rue de Buci qu'à la place de la Concorde.

On insiste beaucoup sur le problème de la jeunesse. Pourquoi ne pas mettre à la disposition des jeunes des maisons où ils trouveraient des locaux où ils construiraient tout ce qu'ils voudraient avec des matériaux qui leur seraient fournis, des salles de spectacle, pour la musique ou la danse ? Que ceux dont le métier, ou le goût, est de se consacrer à la jeunesse nous fassent bénéficier de leur expérience.

Un grand ensemble, tel que nous venons de l'évoquer, est évidemment conçu par un seul homme,

mais il n'est pas bon qu'un trop grand nombre de logements soient confiés, en un seul lieu, à un seul architecte. A l'implacable unité de certains groupes français, je préfère la sage variété du bel ensemble finlandais de Tapiola : dans une presqu'île plantée de pins, quarante architectes ont uni leurs talents, à la manière de ces solistes de jazz qui improvisent chacun à sa façon sur le thème que leur propose le chef<sup>1</sup>.

En terminant, je m'adresse maintenant à ceux qui ne connaissent les grands ensembles que par le mal qu'ils en ont entendu dire, et je leur dis :

Allez vous-mêmes voir autour de Paris les premiers groupes d'habitation qui viennent d'être achevés. Il en est dont les Français n'ont aucune raison de rougir. Regardez-les, et jugez-les honnêtement. Et, si certains n'ont pas eu la chance d'être édifiés dans des parcs d'anciens châteaux, ayez assez d'imagination pour les voir parés des arbres qui les orneront dans vingt ou trente ans. Et puis, regardez les enfants qui jouent, les mères qui les surveillent. Visitez quelques logements. Revenez me dire ensuite si vous préférez la rue Mouffetard.

Ces ensembles sont incomplets ? Qui dit le contraire ? Construits en trois ans, ils connaissent mal leurs besoins ; spontanément, ils pallient les insuffisances de leur équipement au fur et à mesure qu'ils les découvrent.

Qu'avez-vous à opposer aux grands ensembles ? Les petites opérations de cinquante logements édifiés au bord du trottoir par des constructeurs privés ?...

J'avoue que ce genre de programme ne pose pas de problèmes puisqu'il dispense son promoteur de s'inquiéter d'aucun des équipements sociaux dont on reproche au grand ensemble de n'être pas suffisamment pourvu.

Mais, dans une banlieue, cinquante petites opérations font un ensemble qui, pour n'avoir pas droit à l'appellation de « grand ensemble », n'en a pas moins tous les défauts, sans en posséder une seule qualité.

Quant à la construction en maisons individuelles, l'exemple des banlieues américaines ou du pays belge n'est pas assez convaincant pour qu'il soit raisonnable de la recommander.

Ayons la sagesse, quand nous nous plaçons au niveau du pays tout entier, de ne rejeter aucune solution, comme de n'en imposer aucune. Que le bon sens nous guide, plutôt que le parti pris. En urbanisme, toutes les formes d'habitat sont admissibles ; il importe seulement de savoir choisir suivant les lieux.

(« Journée du Bâtiment »,  
cahiers de la Ligue urbaine et rurale.)

La Commission suisse de coordination de l'assistance technique s'est réunie à Berne sous la présidence du professeur H. Gutersonn, directeur de l'Institut de géographie à l'Ecole polytechnique fédérale. Outre les autorités fédérales compétentes en la matière, les milieux scientifiques et économiques de notre pays se trouvent représentés dans cette commission. Ses membres ont été renseignés sur l'assistance technique accordée par la Suisse aux pays sous-développés durant l'année 1959, sur les nouveaux crédits consentis à cet effet par les Chambres fédérales et sur les raisons pour lesquelles un service spécial d'assistance technique a été créé au sein du Département politique.

Le nombre des boursiers a encore augmenté en 1959. Ils provenaient notamment de la Turquie, de la Lybie, de l'Indonésie, de la République arabe unie, de la Tunisie, du Nicaragua, de la Thaïlande, de la Grèce, de la Pologne, du Liban, de la Colombie et du Pakistan. En même temps des experts suisses ont à nouveau été envoyés à l'étranger, particulièrement en Inde, en Iran, en Ethiopie, en Turquie, en Irak, au Maroc, au Liban et en Tunisie. Les expériences faites durant les années précédentes ont pu, l'année dernière, être mises à profit encore davantage que par le passé, ce qui a permis d'améliorer l'efficacité de notre assistance technique.

Les moyens disponibles étant limités, il n'a pas été possible de donner suite à toutes les demandes d'assistance technique. La commission a examiné de manière approfondie divers projets, notamment en ce qui concerne la poursuite de l'activité suisse au Népal qui a déjà donné des résultats réjouissants. Elle a enfin envisagé diverses mesures tendant à une plus étroite coordination de l'assistance technique suisse.

<sup>1</sup> Cet ensemble a été publié dans le numéro de février d'« Habitation ».